MOIRON

Comme on parlait encore de Pranzini, M. Maloureau, qui avait été procureur général sous l'Empire, nous dit :

– Oh ! j'ai connu, autrefois, une bien curieuse affaire, curieuse par plusieurs points particuliers, comme vous l'allez voir.

J'étais à ce moment-là procureur impérial en province, et très bien en cour, grâce à mon père, premier président à Paris.

Or j'eus à prendre la parole dans une cause restée célèbre sous le nom de l'Affaire de l'instituteur Moiron.

M. Moiron, instituteur dans le nord de la France, jouissait, dans tout le pays, d'une excellente réputation. Homme intelligent, réfléchi, très religieux, un peu taciturne, il s'était marié dans la commune de Boislinot où il exerçait sa profession.

Il avait eu trois enfants, morts successivement de la poitrine. À partir de ce moment, il sembla reporter sur la marmaille confiée à ses soins toute la tendresse cachée en son cœur. Il achetait, de ses propres deniers, des joujoux pour ses meilleurs élèves, pour les plus sages et les plus gentils ; il leur faisait faire des dînettes, les gorgeant de friandises, de sucreries et de gâteaux. Tout le monde aimait et vantait ce brave homme, ce brave cœur, lorsque coup sur coup cinq de ses élèves moururent d'une façon bizarre. On crut à une épidémie venant de l'eau corrompue par la sécheresse ; on chercha les causes sans les découvrir, d'autant plus que les symptômes semblaient des plus étranges. Les enfants paraissaient atteints d'une maladie de langueur, ne mangeaient plus, accusaient des douleurs de ventre, traînaient quelque temps, puis expiraient au milieu d'abominables souffrances.

On fit l'autopsie du dernier mort sans rien trouver. Les entrailles envoyées à Paris furent analysées et ne révélèrent la présence d'aucune substance toxique.

Pendant un an, il n'y eut rien, puis deux petits garçons, les meilleurs élèves de la classe, les préférés du père Moiron, expirèrent en quatre jours de temps. L'examen des corps fut de nouveau prescrit et on découvrir, chez l'un comme chez l'autre, des fragments de verre pilé incrustés dans les organes. On en conclut que ces deux gamins avaient dû manger imprudemment quelque aliment mal nettoyé. Il suffisait d'un verre cassé audessus d'une jatte de lait pour avoir produit cet affreux accident, et l'affaire en serait restée là si la servante de

Moiron n’était tombée malade sur ces entrefaites. Le médecin appelé constata les mêmes signes morbides que chez les enfants précédemment atteints, l’interrogea et obtint l’aveu qu’elle avait volé et mangé des bonbons achetés par l’instituteur pour ses élèves.

Sur un ordre du parquet, la maison d’école fut fouillée, et on découvrit une armoire pleine de jouets et de friandises destinés aux enfants. Or presque toutes ces nourritures contenaient des fragments de verre ou des morceaux d’aiguilles cassées.

Moiron aussitôt arrêté parut tellement indigné et stupéfait des soupçons pesant sur lui qu’on faillit le relâcher. Cependant les indices de sa culpabilité se montraient et venaient combattre en mon esprit ma conviction première basée sur son excellente réputation, sur sa vie entière et sur l’invraisemblance, sur l’absence absolue de motifs déterminants d’un pareil crime.

Pourquoi cet homme bon, simple, religieux, aurait-il tué des enfants, et les enfants qu’il semblait aimer le plus, qu’il gâtait, qu’il bourrait de friandises, pour qui il dépensait en joujoux et en bonbons la moitié de son traitement ?

Pour admettre cet acte, il fallait conclure à la folie ! Or

Moiron semblait si raisonnable, si tranquille, si plein de raison et de bon sens, que la folie chez lui paraissait impossible à prouver.

Les preuves s’accumulaient pourtant ! Bonbons, gâteaux, pâtes de guimauve et autres saisis chez les producteurs où le maître d’école faisait ses provisions furent reconnus ne contenir aucun fragment suspect.

Il prétendit alors qu’un ennemi inconnu avait dû ouvrir son armoire avec une fausse clef pour introduire le verre et les aiguilles dans les friandises. Et il supposa toute une histoire d’héritage dépendant de la mort d’un enfant décidée et cherchée par un paysan quelconque et obtenue ainsi en faisant tomber les soupçons sur l’instituteur. Cette brute, disait-il, ne s’était pas préoccupée des autres misérables gamins qui devaient mourir aussi.

C’était possible. L’homme paraissait tellement sûr de lui et désolé que nous l’aurions acquitté sans aucun doute, malgré les charges révélées contre lui, si deux découvertes accablantes n’avaient été faites coup sur coup.

La première, une tabatière pleine de verre pilé ! sa tabatière, dans un tiroir caché du secrétaire où il serrait son argent !

Il expliquait encore cette trouvaille d’une façon à peu près acceptable, par une dernière ruse du vrai coupable inconnu, quand un mercier de Saint-Marlouf se présenta chez le juge d’instruction en racontant qu’un monsieur avait acheté chez lui des aiguilles, à plusieurs reprises, les aiguilles les plus minces qu’il avait pu trouver, en les cassant pour voir si elles lui plaisaient.

Le mercier, mis en présence d'une douzaine de personnes, reconnut au premier coup Moiron. Et l'enquête révéla que l'instituteur, en effet, s'était rendu à Saint-Marlouf, aux jours désignés par le marchand.

Je passe de terribles dépositions d'enfants, sur le choix des friandises et le soin de les faire manger devant lui et d'en anéantir les moindres traces.

L'opinion publique exaspérée réclamait un châtimentcapital, et elle prenait une force de terreur grossie qui entraîne toute les résistances et les hésitations.

Moiron fut condamné à mort. Puis son appel fut rejeté. Il ne lui restait que le recours en grâce. Je sus par mon père que l'empereur ne l'accorderait pas.

Or, un matin, je travaillais dans mon cabinet quand on m'annonça la visite de l'aumônier de la prison.

C'était un vieux prêtre qui avait une grande connaissance des hommes et une grande habitude des criminels. Il paraissait troublé, gêné, inquiet. Après avoir causé quelques minutes de choses et d'autres, il me dit brusquement en se levant :

– Si Moiron est décapité, monsieur le procureur impérial, vous aurez laissé exécuter un innocent.

Puis, sans saluer, il sortit, me laissant sous l'impression profonde de ces paroles. Il les avait prononcées d'une façon émouvante et solennelle, entr'ouvrant, pour sauver une vie, ses lèvres fermées et scellées par le secret de la confession.

Une heure plus tard, je partais pour Paris, et mon père, prévenu par moi, fit demander immédiatement une audience à l'empereur.

Je fus reçu le lendemain, Sa Majesté travaillait dans un petit salon quand nous fûmes introduits. J'exposai toute l'affaire jusqu'à la visite du prêtre, et j'étais en train de la raconter quand une porte s'ouvrit derrière le fauteuil du souverain, et l'impératrice, qui le croyait seul, parut. S.M. Napoléon la consulta. Dès qu'elle fut au courant des faits, elle s'écria :

– Il faut gracier cet homme. Il le faut, puisqu'il est innocent !

Pourquoi cette conviction soudaine d'une femme si pieuse jeta-t-elle dans mon esprit un terrible doute ?

Jusqu'alors j'avais désiré ardemment une commutation de peine. Et tout à coup je me sentis le jouet, la dupe d'un criminel rusé qui avait employé le prêtre et la confession comme dernier moyen de défense.

J'exposai mes hésitations à Leurs Majestés. L'empereur demeurait indécis, sollicité par sa bonté naturelle et retenu par la crainte de se laisser jouer par un misérable ; mais l'impératrice, convaincue que le prêtre avait obéi à une sollicitation divine, répétait : « Qu'importe ! Il vaut

mieux épargner un coupable que tuer un innocent ! » Son avis l'emporta. La peine de mort fut commuée en celle des travaux forcés.

Or j'appris, quelques années après, que Moiron, dont la conduite exemplaire au bagne de Toulon avait été de nouveau signalée à l'empereur, était employé comme domestique par le directeur de l'établissement pénitencier.

Et puis, je n'entendis plus parler de cet homme pendant longtemps.

Or, il y a deux ans environ, comme je passais l'été à Lille, chez mon cousin de Larielle, on me prévint un soir, au moment de me mettre à table pour dîner, qu'un jeune prêtre désirait me parler.

J'ordonnai de le faire entrer, et il me supplia de venir auprès d'un moribond qui désirait absolument me voir. Cela m'était arrivé souvent dans ma longue carrière de magistrat, et, bien que mis à l'écart par la République, j'étais encore appelé de temps en temps en des circonstances pareilles.

Je suivis donc l'ecclésiastique qui me fit monter dans un petit logis misérable, sous le toit d'une haute maison ouvrière.

Là, je trouvai, sur une paillasse, un étrange agonisant, assis, le dos au mur, pour respirer.

C'était une sorte de squelette grimaçant, avec des yeux profonds et brillants.

Dès qu'il me vit, il murmura :

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Non.

– Je suis Moiron.

J'eus un frisson, et je demandai :

– L'instituteur ?

– Oui.

– Comment êtes-vous ici ?

– Ce serait trop long. Je n'ai pas le temps… J'allais mourir… on m'a amené ce curé-là… et comme je vous savais ici je vous ai envoyé chercher… C'est à vous que je veux me confesser… puisque vous m'avez sauvé la vie… autrefois.

Il serrait de ses mains crispées la paille de sa paillasse à travers la toile. Et il reprit d'une voix rauque, énergique et basse :

– Voilà… je vous dois la vérité… à vous… car il faut la dire à quelqu'un avant de quitter la terre.

C’est moi qui ai tué les enfants… tous… c’est moi… par vengeance !

Écoutez. J’étais un honnête homme, très honnête… très honnête… très pur – adorant Dieu – ce bon Dieu – le Dieu qu’on nous enseigne à aimer, et pas le Dieu faux, le bourreau, le voleur, le meurtrier qui gouverne la terre. Je n’avais jamais fait le mal, jamais commis un acte vilain. J’étais pur comme on ne l’est pas, monsieur.

Une fois marié, j’eus des enfants et je me mis à les aimer comme jamais père ou mère n’aima les siens. Je ne vivais que pour eux. J’en étais fou. Ils moururent tous les trois !

Pourquoi ? pourquoi ? Qu’avais-je fait, moi ? J’eus une révolte, mais une révolte furieuse ; et puis tout à coup j’ouvris les yeux comme lorsque l’on s’éveille ; et je compris que Dieu est méchant. Pourquoi avait-il tué mes enfants ? J’ouvris les yeux, et je vis qu’il aime tuer. Il n’aime que ça, monsieur. Il ne fait vivre que pour détruire ! Dieu, monsieur, c’est un massacreur. Il lui faut tous les jours des morts. Il en fait de toutes les façons pour mieux s’amuser. Il a inventé les maladies, les accidents, pour se divertir tout doucement le long des mois et des années ; et puis, quand il s’ennuie, il y a les épidémies, la peste, le choléra, les angines, la petite vérole ; est-ce que je sais tout ce qu’a imaginé ce monstre ? Ça ne lui suffisait pas encore, ça se ressemble, tous ces maux-là ! et il se paye des guerres de temps en temps, pour voir deux cent mille soldats par terre, écrasés dans le sang et dans la boue, crevés, les bras et les jambes arrachés, les têtes cassées par des boulets comme des œufs qui tombent sur une route.

Ce n’est pas tout. Il a fait les hommes qui s’entre-mangent.

Et puis, comme les hommes deviennent meilleurs que lui, il a fait les bêtes pour voir les hommes les chasser, les égorger et s’en nourrir. Ça n’est pas tout. Il a fait les tout petits animaux qui vivent un jour, les mouches qui crèvent par milliards en une heure, les fourmis qu’on écrase, et d’autres, tant, tant que nous ne pouvons les imaginer. Et tout ça s’entre-tue, s’entre-chasse, s’entre-dévore, et meurt sans cesse. Et le bon Dieu regarde et il s’amuse, car il voit tout, lui, les plus grands comme les plus petits, ceux qui sont dans les gouttes d’eau et ceux des autres étoiles. Il les regarde et il s’amuse. – Canaille, va !

Alors, moi, monsieur, j’en ai tué aussi, des enfants. Je lui ai joué le tour. Ce n’est pas lui qui les a eus, ceux-là. Ce n’est pas lui, c’est moi. Et j’en aurais tué bien d’autres encore ; mais vous m’avez pris. Voilà !

J’allais mourir, guillotiné. Moi ! comme il aurait ri le reptile ! Alors j’ai demandé un prêtre et j’ai menti. Je me suis confessé. J’ai menti ; et j’ai vécu.

Maintenant, c’est fini. Je ne peux plus lui échapper. Mais je n’ai pas peur de lui, monsieur, je le méprise trop.

Il était effrayant à voir ce misérable qui haletait, parlait par hoquets, ouvrant une bouche énorme pour cracher parfois des mots à peine entendus, et râlait, et arrachait la toile de sa

paillasse, et agitait, sous une couverture presque noire, ses jambes maigres comme pour se sauver.

Oh ! l’affreux être et l’affreux souvenir !

Je lui demandai :

– Vous n’avez plus rien à dire ?

– Non, monsieur.

Alors, adieu.

– Adieu, monsieur, un jour ou l’autre…

Je me tournai vers le prêtre, livide et dressant contre le mur sa haute silhouette sombre :

– Vous restez, monsieur l’abbé ?

– Je reste.

Alors le moribond ricana :

– Oui, oui, il envoie ses corbeaux sur les cadavres.

Moi, j’en avais assez ; j’ouvris la porte et je me sauvai.

www.miladlh.com

021 888 777 42

0901 323 9008